

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Particularités de la neuvaine et de la fête de Marie-Auxiliatrice — Exemple et souvenir au sujet de l'aumône — Un peu de sable pour l'Eglise du Sacré-Cœur à Rome — Lettre de la Patagonie — Lettre Espagnole — Autre lettre de la Patagonie — Orphelinat S. Joseph de la Navarre — Une nouvelle grâce de Marie Auxiliatrice — Histoire de l'Oratoire de s. François de Sales — La Patagonie et les terres australes du Continent américain — Pour l'Eglise du Sacré-Cœur à Rome — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

PARTICULARITÉS

de la Neuvaine et de la Fête de Marie-Auxiliatrice.

Durant la neuvaine et la fête du 24 mai, au sujet de laquelle nous avons déjà publié une ample relation dans le numéro précédent, nous fûmes témoins oculaires ou auriculaires de plusieurs faits, dignes d'être mentionnés. Nous les avons omis alors, par amour de la brièveté, mais aujourd'hui, nous croyons être agréables à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux quelques-uns des principaux.

Le Prieur et la Prieure.

A l'approche de la solennité, on a coutume d'élire un Prieur et une Prieure de la fête. Cette année-ci, le Prieur était bien, il est vrai, un peu jeune; il n'avait que six ans; mais il n'en fut que plus cher à Marie et à tous ses serviteurs, en raison d'une circonstance, que nous allons faire connaître. Il y a deux ans, cet enfant, alors à Roquetfort, était à l'agonie, et le père, déjà veuf,

qui est M. le Comte Floyosc de Villeneuve, général français, était au comble de la consternation. Dans cette douloureuse conjoncture, le noble comte, non moins pieux et fervent chrétien que vaillant soldat, tombe à genoux, et avec cette foi qui transporte les montagnes, il prie Marie-Auxiliatrice de lui laisser ce fils, qui doit faire la consolation de sa vie. Le jeune enfant ne parlait plus, et la vie semblait même s'être déjà éteinte. Le bon père, comme pour s'assurer qu'il n'était point mort, s'approche de lui, l'appelle, et: ô consolation ineffable! il entend le malade lui répondre: *Papa, laisse-moi dormir*. Dès ce moment, l'enfant, au lieu d'exhaler le dernier soupir, se reprend à la vie, et quelques jours après, il quitte le lit. Le père, au comble de la joie, envoya immédiatement à Dom Bosco un télégramme ainsi conçu: *Raymond guéri par miracle*. L'année dernière, le pieux général vint à Turin, pour remercier personnellement Marie-Auxiliatrice, et cette année-ci, il y est revenu encore, amenant son jeune fils, lequel, comme nous l'avons dit, occupa le poste de Prieur. On l'appelait *le Petit Prieur*; et avec son maintien tout angélique, il sut s'attirer l'admiration et l'affection de tous. Nous faisons des vœux bien sincères, pour que Marie-Auxiliatrice lui continue sa puissante protection et lui tienne lieu de la plus tendre des mères.

La Prieure fut Madame Jacques, de Marseille, dame d'une piété remarquable et d'une charité incessante. C'est vraiment la mère des enfants qui habitent notre Maison de Marseille; elle coud, raccommode, pourvoit de vêtements et de linge les plus nécessiteux; en un mot, elle consacre non seulement sa fortune, mais encore sa personne au soulagement des pauvres. C'est une autre Tabito. Pendant les quelques jours qu'elle a passés au

milieu de nous à Turin, l'illustre Dame a pleinement justifié la belle réputation qui l'avait précédée ; elle ne voulut pas nous quitter sans nous faire éprouver, à nous aussi, les effets de son exquise charité. Que le bon Dieu et Marie-Auxiliatrice l'en récompensent au centuple dans cette vie, et lui réservent dans l'autre la plus belle couronne de gloire.

Grâces obtenues.

Chaque jour de la neuvaine, nous avons reçu plusieurs lettres, où étaient relatées les grâces obtenues par l'intercession de Marie *Secours des Chrétiens*. Nous en donnerons ici un petit résumé, nous réservant de les publier ensuite d'une manière plus détaillée, et en plus grand nombre, dans un petit opuscule écrit et imprimé à cet effet.

Premier jour de la Neuvaine.

De Mirabello Monferrato, M. Vincent Provera écrit qu'une Coopératrice se trouvant en proie à la plus vive angoisse, recourut à Marie-Auxiliatrice, et en fut aussitôt exaucée. En reconnaissance, elle envoie une offrande de 10 fr.

Second jour.

De Nasserà de Padoue, on nous écrit : Douze heures après avoir invoqué Marie sous le titre de *Secours des Chrétiens*, j'ai reçu la grâce sollicitée. Je vous envoie, en attendant, cette modeste offrande de 50 fr. et ainsi de Coopérateur Salésien honoraire, je deviens Coopérateur actif par suite de l'intercession de la Vierge bénie.

Le retour de Dom Bosco.

Dans la soirée de ce second jour, nous eûmes une surprise des plus douces et des plus consolantes ; ce fut l'arrivée de Dom Bosco à la maison, après une absence de quatre mois environ. On l'attendait bien, ce même soir, mais seulement après les fonctions religieuses, pour le recevoir, selon l'habitude, avec toutes ces démonstrations d'estime et d'affection, comme il convient à des fils bien nés qui revoient le meilleur des pères. Cette fois, nous fûmes déçus. Dom Bosco avait jugé à propos d'anticiper sa venue, et il arriva à l'Oratoire, juste au moment où nous nous trouvions fous à l'Eglise. Entré dans la sacristie, il demanda de donner la bénédiction du T. Saint-Sacrement, et en le voyant sortir, revêtu des ornements sacrés, et s'approcher de l'autel, chacun en trassaillit de joie, et plusieurs même versèrent des larmes de consolation et de bonheur. C'est pourquoi, tous prosternés au pied de l'autel, nous remerciâmes le Seigneur de nous avoir reconduit sain et sauf notre père, et Dom Bosco, de son côté, le remercia de l'avoir rendu à ses chers enfants. On chanta et l'on pria avec une ferveur indicible ; tous rivalisaient de zèle pour témoigner à la Vierge Auxiliatrice, les sentiments de la plus vive reconnaissance. Le reste

de la soirée se passa en chants joyeux, en applaudissements et en sérénades, données par le concert instrumental.

Troisième jour.

Une institutrice des environs de Turin, affectée d'un mal d'yeux très-grave, devait, d'après l'avis des médecins, rester privée de l'œil gauche, ou tout au moins, cet œil devait conserver une tache, que l'art était impuissant à faire disparaître. Devant un si grand danger, elle se recommanda à Marie *Auxilium Christianorum*, et commença une neuvaine en son honneur. Aujourd'hui, toute joyeuse et pleine de reconnaissance, elle atteste que le troisième jour de la neuvaine elle obtint sa parfaite guérison, laquelle fut presque instantanée.

Quatrième jour.

M. le Prévôt, Dom Antoine Bertetti nous écrit de Maglione : je vous remets sous ce pli 20 fr. en honneur de la S. Vierge *Secours des Chrétiens*, et comme action de grâces pour une faveur reçue, et avec l'espérance d'en recevoir une autre.

Cinquième jour.

Une personne de Casale, qui désire conserver l'anonyme, nous écrit ainsi : Ayant reçu une grâce signalée par l'intercession de Marie-Auxiliatrice, j'envoie à ce Sanctuaire, en signe de reconnaissance, la bien petite offrande de cinq fr., espérant que la Sainte Vierge regardera moins à la somme qu'à l'intention, avec laquelle elle est faite.

La Conférence aux Coopérateurs.

Ce même jour, vers les 3 heures de l'après-midi, eut lieu la Conférence pour les Coopérateurs Turinois. Selon l'usage, on commença par une lecture et le chant de quelques motets, après quoi, Dom Bosco fit l'exposition des œuvres accomplies jusqu'à ce jour, et de celles à accomplir ; il en annonça d'autres à entreprendre, pour lesquelles il sollicita la charité des personnes intervenues. Entr'autres œuvres, il parla de l'Eglise de S. Jean l'Evangeliste, à Turin, où les peintres et les décorateurs mettent la dernière main. L'ardeur avec laquelle on travaille, nous fait espérer que l'inauguration de ce temple pourra s'en faire le 27 décembre, fête de l'Apôtre bien-aimé, si toutefois la mauvaise saison ne nous oblige à transférer cette grande solennité, au printemps de l'année prochaine.

Passant ensuite à la maison de Vallecrosia près de Ventimiglia, Dom Bosco fit observer que la construction de l'église à dédier à Marie-Auxiliatrice va toujours en avant, mais qu'on avait dû ralentir un peu les travaux, pour s'occuper plus exclusivement des nouvelles écoles dont le besoin se faisait plus vivement sentir ; les premières étant devenues tout à fait insuffisantes. Aujourd'hui

que le bâtiment destiné à ces écoles est terminé, outre le local nécessaire pour recevoir dans les diverses classes un plus grand nombre d'enfants des deux sexes, nous avons pu encore disposer une salle, qui servira de chapelle provisoire plus vaste et plus décente que la première. Nous allons donc, après avoir convenablement pourvu à l'instruction des petits et des grands, reprendre les travaux de l'Eglise, un moment interrompus, et les pousser avec une nouvelle activité. Mais un fait bien consolant, et que nous pouvons constater dès aujourd'hui, c'est que, pendant que les écoles des Salésiens et des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, sont pleines, celles de nos voisins les Vaudois, sont désertes. Par ce moyen nous avons donc empêché que le sentiment religieux de la jeunesse de ces contrées, ne fût perverti; nous avons empêché le naufrage dans la foi, de tant de familles catholiques; nous avons empêché, en un mot, que la génération présente, comme les générations à venir ne fussent infectées du poison de l'hérésie.

Que vous dirai-je maintenant des écoles et de l'Oratoire de la Spezia? demanda Dom Bosco? Voici en peu de mots. Aidés et encouragés par le grand Pio IX, à peine étions-nous arrivés que les ennemis, les Protestants surtout, qui y ont un temple et des écoles, firent tout au monde pour s'opposer à nos desseins. Dans le but de nous effrayer, les journaux de la secte se répandirent en injures et en menaces contre nous, mais ces moyens n'obtenant pas le succès qu'on en attendait, on recourut à d'autres moins honorables encore; on installa près de nous des personnes de mauvaise vie. Que fîmes-nous alors? Comme la maison n'était pas à nous, et que le prix de la location était extrêmement élevé, nous prîmes nos mesures pour construire une maison appropriée à nos besoins, avec écoles et chapelle contiguës. A l'aide de quelques charitables personnes du diocèse, puissamment soutenus par les Coopérateurs et Coopératrices, grâce surtout au concours d'une généreuse dame de la ville, qui nous céda gratuitement le terrain, et nous fournit encore des secours en argent, nous pûmes, l'année dernière, mettre à exécution notre projet. Malgré les petits accidents survenus par suite de l'intempérie de la saison rigoureuse, malgré les railleries et les plaisanteries des méchants, cette construction, dirigée par M. l'ingénieur Buschi, est aujourd'hui terminée. Dans quelques jours, la nouvelle chapelle sera bénite, et les Salésiens seront définitivement chez-eux. Conjointement avec le clergé de la ville et d'autres catholiques zélés nous continuerons, dans les écoles et les réunions dominicales, à cultiver la nombreuse jeunesse de cette localité; dans la chapelle, nous instruirons les adultes, en prêchant et en administrant les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie; nous ferons tous nos efforts, pour que l'erreur ne fasse pas de plus nombreuses victimes, et n'empoisonne l'esprit et le cœur des pères et des enfants. Actuellement, nos écoles et l'Oratoire comptent environ 400 enfants, dont une bonne partie a été arrachée à l'école des hérétiques.

L'année dernière, continua Dom Bosco, je revenais de Rome; et en passant par Florence, je rencontrai une longue procession de jeunes gens, qui suivaient une bannière. Ne pouvant me rendre compte de ce fait, je demande au prêtre florentin qui m'accompagnait, qui étaient ces enfants et où ils allaient, et ce dernier me répondit en soupirant: Ce sont de pauvres enfants catholiques, qui sortent des écoles protestantes, pour se rendre au prêche du ministre. — A ces paroles, et à la vue de tant de pauvres enfants que l'on conduisait, comme de tendres agneaux à la boucherie, Dom Bosco fut profondément ému. Avant de partir, il voulut faire une visite à Monseigneur l'Archevêque; celui-ci, ayant appris, que les Salésiens seraient disposés à lui venir en aide, pour empêcher la ruine des âmes, et réparer les dommages déjà causés, se mit à la tête de quelques personnes charitables de la ville, et par ses paroles il sut les exciter; par ses lumières il sut leur inspirer les moyens propres à commencer un Oratoire pour les jours de fête. Avec l'aide de plusieurs Coopérateurs et Coopératrices, les moyens furent bientôt trouvés; on loua une maison, on établit un mode de subsistance, et les Salésiens se trouvent à Florence depuis le mois de mars. L'Oratoire est fréquenté aujourd'hui par 200 jeunes gens environ, et leur nombre va chaque jour croissant.

De Florence Dom Bosco passa à l'église et à l'Hospice du Sacré-Cœur, situé à Castro Pretorio à Rome. Ayant dit un mot des travaux qui s'y poursuivent avec la plus grande activité, il parla ensuite de l'acquisition faite, peu de temps auparavant, d'un édifice voisin, dans lequel on ouvrira provisoirement une chapelle paroissiale, à l'effet d'y faire le catéchisme aux enfants et d'y dispenser la parole de Dieu et les Sacraments aux adultes, appartenant à ces quartiers si populeux. La maison Salésienne est déjà inaugurée dans le nouveau local, et la chapelle sera probablement bénite dans le courant de juillet, par son Eminence Monseigneur le Cardinal Vicaire de Sa Sainteté.

La pensée de D. Bosco volant ensuite de Rome en Amérique, il raconta que plusieurs maisons avaient été ouvertes récemment dans la République de l'Uruguay, au milieu de colonies à peu près abandonnées; mais il s'arrêta de préférence sur les missions de la Patagonie. Il annonça que le prêtre Dom Joseph Fagnano venait de partir pour une mission vers le centre de cette contrée sauvage; il décrit les dangers auxquels sont exposés, dans ces contrées, les Salésiens et les Sœurs, et fit toucher du doigt les fatigues et les peines que leur occasionne le manque de ressources. Puis saisissant l'occasion qui se présentait, il en profita pour établir un parallèle des plus émouvants entre la vie du missionnaire et celle de tant de chrétiens qui, bien qu'ils nagent dans les délices, ne peuvent cependant se décider à faire une aumône, dans le but de coopérer au salut éternel de leurs frères, de secourir ces hommes généreux qui, à l'exemple des Apôtres, et dans l'intérêt des âmes, laissent tout ce qu'ils ont de

Sixième jour.

plus cher au monde, prêts, s'il le faut, à verser encore leur sang. A ces chrétiens, dit D. Bosco, on pourrait adresser les paroles, que S. Pierre, dans une autre circonstance, prononça contre Simon le Mage : *Pecunia tua tecum sit in perditionem* : que ton argent périsse avec toi. Ces chrétiens devraient penser que Dieu leur demandera compte un jour des biens qu'il leur a donnés. Il dira à chacun de ces opulents : Je t'avais donné la fortune, afin que tu en disposasses d'une partie pour ma gloire et à l'avantage de ton prochain ; qu' en as-tu fait ? Le luxe, les divertissements, les voyages de plaisir, la bonne chère, les parties, les représentations, voilà le gouffre où sont allés se perdre tous tes biens. — Quelqu'un dira : pour moi, je ne dissipe pas mes biens ; ils me sont chers, je les accrois chaque année ; j'achète des maisons, des champs, des vignes et ainsi de suite. A ces derniers encore le Seigneur dira : ces biens, vous les avez accumulés, vous les avez multipliés ! Oui, c'est vrai ; mais en attendant, les pauvres souffraient de la faim ; mais en attendant, des milliers d'enfants, abandonnés, croissaient dans l'ignorance de la religion et dans le vice ; mais en attendant, les âmes rachetées de mon sang tombaient dans l'enfer. Votre argent vous tenait plus au cœur que ma gloire, votre bourse vous était plus chère que les âmes de vos frères ! Eh ! bien, allez avec vos plaisirs, avec vos trésors, avec vos richesses, allez à la perte : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*. Je sais bien, ajouta Dom Bosco, que vous n'appartenez pas à cette catégorie de chrétiens, et que vous faites l'aumône selon vos facultés ; mais dans le monde, combien de personnes qui pourraient suivre votre exemple, et qui le méritent !

Dom Bosco finit sa Conférence, en annonçant que, peu d'heures avant de monter en chaire, il avait appris que la Maison de S. Bénigne, où l'on forme précisément les futurs missionnaires, et les futurs directeurs, maîtres et assistants de nos Collèges, se trouvait dans le plus grand besoin. Depuis plusieurs mois, elle n'avait pu payer le boulanger, et celui-ci, malgré sa bonne volonté, se voyait dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le pain nécessaire à sa consommation. J'avais l'intention, dit Dom Bosco, de vous recommander l'aumône en faveur de différentes œuvres d'une grande importance ; mais comme, parmi toutes les autres, la plus importante est, sans contredit, celle qui a pour but de procurer le nécessaire à ceux qui travaillent et auront à travailler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, je vous la recommande donc à cette fin. La charité que vous ferez, partira, ce soir même, pour aller consoler mes fils bien-aimés et vos frères, lesquels n'ont pour toute ressource que la Providence.

Lorsque Dom Bosco eut fini son discours, un chœur de jeunes gens chanta en musique le *Regina coeli* et le *Tantum ergo* suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement ; et la pieuse fonction se termina par la récitation du *De profundis* pour le suffrage des Coopérateurs défunts.

De Fiorenzuola d'Arda, un bon Prêtre, le cœur plein de reconnaissance, nous écrit une longue lettre dont nous détachons les passages suivants : — Ma mère, âgée de 81 ans fut frappée de paralysie, à l'épine dorsale, avec complication de forte congestion pulmonaire ; de sorte que, vu son âge avancé, sa vie courait le plus grave danger. Tous ceux qui venaient la visiter, s'écriaient : Pauvre femme ! Ce sera vraiment une grande grâce, si elle peut encore vivre quelque temps, étendue sur un lit, avec une personne qui l'assiste constamment ! Moi qui l'aimais tendrement, je priai et fis prier Marie, sous le titre de *Secours des Chrétiens*, pour qu'elle voulût bien conjurer un si grave péril, et faire que ma mère pût encore, de quelque manière, recouvrer l'usage de ses membres : je fus exaucé. Au moment où l'on pensait le moins, la congestion pulmonaire fut vaincue, et la respiration devint plus libre. Ce n'est pas tout ; la paralysie a complètement disparu ; et aujourd'hui ma mère octogénaire sort du lit et marche sans le secours de personne. De l'opinion de tous, elle vit et se meut par une grâce spéciale du Ciel ; je ne serai pas certainement le dernier à proclamer qu'elle vit et qu'elle se meut par une faveur particulière de Marie-Auxiliatrice.

Septième jour.

De Vallestura, Caviglio Carlo écrit qu'une femme, travaillée depuis 5 ans d'une maladie nerveuse, à laquelle était venue s'ajouter une toux obstinée, qui la consumait peu à peu, se voua à Marie-Auxiliatrice et fut délivrée.

Huitième jour.

Un prêtre, nommé Dom Joseph Pavarato de Cavarzere (Venise) assis dans un cabriolet, se rendait le 22 mai, à 6 kilomètres de son église paroissiale, pour célébrer la sainte Messe, lorsque soudain, le cheval se cabre, rompt les rênes et une partie de ses harnais, et se livre à une fuite précipitée. Le conducteur, voyant le danger, saute à terre, et laisse le pauvre prêtre à la merci d'une bête effrayée, qui court sans bride et sans frein. Chacun peut s'imaginer l'épouvante du pieux ecclésiastique, qui se voyait si près de la tombe. Mais depuis plusieurs années, il est inscrit à l'Archiconfrérie des dévots de Marie-Auxiliatrice et en fait ponctuellement la neuvaine. Or, dans cette terrible conjoncture, il se recommande à Marie, qui vient aussitôt à son secours. Arrivé à un détour, le cabriolet est renversé, et le Prêtre, en tombant, va donner de la tête contre un mur, qu'il ne fait heureusement qu'effleurer, et ne reporte de cette chute que quelques légères contusions, qui ne l'empêchent point de célébrer la Messe, et de porter le saint Viatique à un malade. Après midi, il fit un petit sermon en l'honneur de Marie, montra la puissance de sa protection, et pour preuve, raconta la grâce qu'il en avait obtenue le matin même de ce jour mémorable, qui aurait été le dernier de sa vie, sans

une intervention particulière de cette bonne et tendre Mère. Nous disons le *dernier de sa vie*, car s'il eût été jeté à deux ou trois centimètres plus loin, il avait la tête broyée contre le mur.

Neuvième jour.

Madame Thérèse Colli, de Parona de Lomelina, nous envoie une relation de deux grâces, dont une est la suivante. Au mois de février 1880, une femme fut assaillie de douleurs très-aiguës à la jambe droite. Tourmentée depuis plusieurs mois et quelquefois si violemment qu'elle ne savait plus où poser la jambe, elle avait essayé tous les remèdes qui lui avaient été suggérés, mais en vain. Alors lui vint la sainte inspiration de s'adresser à Marie-Auxiliatrice, et de demander à cette puissante avocate la grâce de sa guérison. Elle commença une fervente neuvaine, et promit de faire une petite offrande en faveur de l'église qui lui est dédiée à Turin. Et, ô puissance de Marie ! La neuvaine n'était pas encore finie, qu'elle était déjà parfaitement guérie.

Conférence aux Coopératrices.

Ce même jour, le dernier de la neuvaine, et la vigile de la fête de Marie-Auxiliatrice, eut lieu à l'heure et au lieu accoutumé, la Conférence aux pieuses Coopératrices de Turin, lesquelles intervinrent en si grand nombre, que l'église de l'Oratoire de S. François de Sales, était littéralement comble. Après une courte lecture spirituelle et un peu de musique, D. Bosco monta en chaire, et à la vue d'un nombre si considérable de Coopératrices réunies ensemble, il ne put s'empêcher de leur en exprimer toute sa satisfaction. Il observa qu'avec l'aide de tant de personnes, qui savent donner de telles preuves de piété et de zèle, on peut espérer avec raison de faire beaucoup de bien dans le monde. Après avoir ensuite annoncé une bénédiction spéciale du Saint-Père, et l'indulgence plénière, que pouvaient gagner les personnes qui prenaient part à la Conférence, il dit qu'il aurait pu, dans cette circonstance, faire une prédication sur l'excellence de la charité, ou sur la puissance de la Religion pour le bien-être de la société civile ; mais il aimait mieux faire un simple exposé de ce qui s'était accompli dans le courant de l'année, ou qui était en voie de s'accomplir, à l'avantage spirituel et corporel de tant de pauvres jeunes gens.

Il parla du développement qu'ont pris les Maisons des Salésiens et des Sœurs de Marie-Auxiliatrice au profit des jeunes garçons et des jeunes filles, du nombre toujours croissant des âmes, qui sont dirigées dans la voie du Ciel ; mais il s'appuya plus particulièrement sur les colonies agricoles, sur les asiles et les écoles, et sur les Oratoires des jours de fête en faveur des jeunes filles. Si vous voulez avoir une idée du bien qui se fait, dit Dom Bosco, transportez-vous les jours de dimanche, dans la maison de nos Sœurs de Turin, ou dans celle de la ville voisine de Chieri. Vous verrez alors plusieurs centaines, quelquefois même

un millier de jeunes filles réunies autour des Sœurs, récitant le catéchisme, recevant une instruction adaptée à leurs besoins et à leur condition, assistant aux fonctions religieuses du matin et du soir ; vous en verriez un bon nombre réparties dans les diverses classes, apprenant à lire et à écrire ; vous les verriez ensuite passer les heures les plus dangereuses de la journée dans une sainte allégresse, assistées et surveillées, pendant qu'un trop grand nombre d'autres, hélas ! loin de l'Église et des yeux de leurs parents, s'en vont parcourant les rues de la cité, se repaissant de scandales, si elles ne les donnent pas elles-mêmes. A ce spectacle, vous éprouveriez une si grande consolation, que vous ne pourriez pas ne pas désirer qu'il s'ouvre de semblables instituts sur plusieurs autres points de la ville, et même dans chaque pays du monde. Or, ce qui se fait tout près de nous, dans les villes de Turin et de Chieri, se fait dans 40 autres maisons et plus, dirigées par les Sœurs de Marie-Auxiliatrice ; cela se fait en Italie, en France, en Amérique, cela se fait jusque dans la barbare Patagonie. Oh ! si nous avons des ressources, que de bien ne pourrait-on pas faire ? Le bon vouloir ne manque pas sans doute ; mais ce n'est pas suffisant. Pour commencer et soutenir ces œuvres, les moyens pécuniaires sont nécessaires, et le plus souvent ces moyens se font désirer.

Parlant ensuite du mode de favoriser ces œuvres de charité et de religion, Dom Bosco exhorta son auditoire à faire l'aumône, lui rappelant ce qu'avaient fait les femmes des Hébreux dans le désert, lorsqu'il s'agit de se former une idole pour l'adorer à la place du vrai Dieu. Moïse, dit-il, était monté sur le Sinaï pour recevoir du Seigneur les tables de la loi, et il tardait à en descendre. Alors le peuple impatient se souleva contre Aaron, et exigea qu'il lui fit une idole, semblable à celle qu'on adorait en Egypte, c'est-à-dire, un veau, un veau. Effrayé des menaces des séditeux, Aaron se prêta à leurs exigences, mais dans l'espérance, peut-être, que ces malheureux renonceraient à leur projet impie, il leur demanda qu'ils lui apportassent les anneaux, les bracelets, les colliers et les boucles d'oreilles de leurs femmes et de leurs filles. Le croiriez-vous ? A peine eut-il fait cette demande, qu'il vit aussitôt le peuple accourir et déposer à ses pieds une prodigieuse quantité d'objets en or, qu'il fit fondre et dont il forma un veau, devant lequel les hommes et les femmes se prosternèrent, se livrant à des réjouissances impies et obscènes, comme on le lit dans la Sainte Écriture (1). Ceci posé, conclut Dom Bosco, n'est-ce pas une honte de voir, d'un côté, les femmes et les filles des Hébreux se dépouiller de leurs bijoux les plus chers, pour concourir à une œuvre impie ; et de l'autre, les femmes et les filles chrétiennes se vêtir comme des reines et des dames de cour, et se mettre ainsi dans l'impossibilité de faire une aumône, destinée à procurer la gloire du vrai Dieu, la majesté de ses temples, le soulagement de tant

(1) Exod. xxxii.

d'enfants et de jeunes filles? Oh! en vérité, je ne voudrais pas me trouver à la place de ces chrétiennes à l'article de la mort! Non, bien certainement, je ne voudrais pas être à leur place au jour du jugement! Par là, certes, je ne prétends pas dire qu'une femme, qu'une dame soit obligée de se dépouiller des ornements qui conviennent à son état; si les convenances ne lui permettent pas de s'en passer, qu'elle les conserve; je veux dire seulement qu'elle est obligée de ne rien exagérer en fait de mode, et de négliger les vanités du monde, après lesquelles elle doit bien se garder de courir; qu'elle est obligée de voir s'il n'y a pas du superflu dans le mobilier de sa maison, sur sa personne, dans son entretien et ainsi de suite; si elle en trouve, il y a obligation pour elle d'en disposer en faveur de la Religion, à l'avantage de son prochain. Vous l'avez déjà fait par le passé; eh! bien, charitables Coopératrices, continuez à le faire encore dans l'avenir, afin que, chacune d'entre vous donnant selon ses moyens, nous puissions faire aimer et glorifier notre divin Sauveur Jésus-Christ, sur cette terre, et envoyer un grand nombre d'âmes dans le Ciel.

L'aumône qui fut recueillie, prouva que la parole de Dom Bosco n'était pas tombée dans une terre stérile, et que les Coopératrices de Turin ne le sont pas seulement de nom, mais encore et surtout de fait.

EXEMPLE ET SOUVENIR AU SUJET DE L'AUMÔNE.

Un des moyens les plus efficaces pour obtenir de Dieu, une abondante miséricorde, et s'assurer l'éternelle félicité, c'est de verser dans le sein des pauvres de larges aumônes. Sans doute, les aumônes faites à l'heure de la mort, sont louables et méritoires, mais celles qui se font pendant la vie, sont beaucoup plus méritoires et plus dignes d'éloge. Qu'est-ce, en effet, que cette libéralité, dit s. Basile, qui consiste à donner à Dieu, ce qu'on ne peut plus retenir pour soi ni porter avec soi? Et quelle est cette charité qui consiste à se faire l'ami du genre humain, lorsqu'on ne compte déjà plus parmi les vivants?

S^{te} Lucie voulant se consacrer toute entière à Dieu, dit à sa mère de ne plus lui parler d'époux terrestre, et la pria de distribuer aux pauvres tout ce qui devait constituer sa dot. La mère répondit qu'à sa mort elle lui laisserait tout ce qu'elle possédait, et que dès lors, elle pourrait en disposer selon son bon plaisir. Mais la sainte jeune fille, beaucoup plus éclairée que sa mère, répliqua que si elle voulait montrer à Dieu sa gratitude pour la guérison obtenue sur la tombe de S^{te} Agathe, et acquérir un plus grand mérite, elle devait, pendant la vie, se dépouiller de ces biens caducs, et en faire présent à Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres. Ainsi firent-elles toutes deux, se souvenant de cet avertissement que donne l'Esprit-Saint dans l'Écclésiastique: Fais du bien à ton ami, et viens, selon

tes forces, au secours du pauvre, avant de mourir. De cette façon, l'aumône plaît davantage à Dieu, et applanit plus sûrement la voie qui mène à la céleste patrie.

UN PEU DE SABLE

pour l'Eglise du Sacré-Cœur à Rome.

Une zélée Coopératrice de la ville d'Acqui écrit à Dom Bosco une lettre, que nous croyons devoir mériter les honneurs de la publicité. Elle est de la teneur suivante:

« TRÈS-RÉVÉREND D. BOSCO,

« C'est avec la plus vive joie que je vous remets le produit de la collecte faite à l'occasion de la Conférence, le jour de Marie-Auxiliatrice. Le Seigneur qui agréa l'obole de la pauvre veuve agréera pareillement ce petit témoignage de notre bonne volonté. J'ai fait tous mes efforts pour que le concours des Coopératrices, en cette circonstance, fût aussi nombreux que possible. La plus grande partie fut avertie une semaine auparavant par lettre d'invitation; les autres, je les avertis moi-même ou les fis avertir de vive-voix. C'est pourquoi, avec l'aide de Marie-Auxiliatrice, beaucoup répondirent à mon appel, et quelques-unes de celles qui ne purent prendre part à la Conférence, m'envoyèrent leur offrande par une autre voie.

» J'ai donc recueilli la somme de 37 fr. que je vous envoie, heureuses toutes, de pouvoir coopérer, ne fût-ce que pour un peu de sable, à l'édification du Temple en l'honneur du Sacré-Cœur, à Rome, comme nous l'apprend notre bien-aimé *Bulletin*.

» Permettez-nous de vous présenter humblement, nos sentiments de gratitude et de joie, pour le consolant article du *Bulletin*, qui nous a annoncé la bénédiction du Souverain Pontife. Dans la Conférence, on a jugé à propos de lire cet article à genoux, et de le faire suivre de la récitation d'un *Pater, Ave et Gloria*, pour attirer sur nous cette sainte Bénédiction.

Ce même jour, notre respectable Directeur nous adressa quelques paroles d'encouragement et de consolation, cherchant à exciter, dans le cœur des Coopératrices d'Acqui, un grand zèle pour la Congrégation Salésienne; il nous fit voir combien cette œuvre est agréable au Seigneur, et les avantages immenses qu'elle apporte aux âmes, en les faisant participer aux innombrables prières et bonnes œuvres qui s'y font. En effet, c'est une bien douce consolation de penser que nous aussi, nous avons part aux grandes fatigues des Missionnaires et des Sœurs de Marie Auxiliatrice; les larmes viennent aux yeux, et le cœur s'ouvre à la plus vive reconnaissance pour ces âmes généreuses, quand le *Bulletin* nous donne de leurs nouvelles. Alors, animées d'une sainte envie, le cœur s'unit à elles, et adresse la plus

ardente prière au Seigneur, pour implorer sur elles les célestes bénédictions.

» Ces mêmes grâces, vos dévouées Coopératrices d'Acqui, les demandent également chaque jour pour vous, Très-Rév. Dom Bosco; et dans l'espoir de jouir bientôt du plaisir de vous voir et de vous entendre, elles vous demandent, par mon intermédiaire, votre sainte bénédiction.

» Acqui, 19 mai 1881.

» Pour les Coopératrices d'Acqui
» JEANNE BOSIO-SALADINO. »

LETTRE DE LA PATAGONIE.

Il nous est arrivé un peu tard une lettre de la Patagonie, que nous croyons utile de faire connaître à nos Coopérateurs et Coopératrices. La voici.

RÉV. DOM RUA,

J'ai reçu votre précieuse lettre datée du 20 décembre de l'année dernière. Je vous remercie des félicitations que vous avez bien voulu m'adresser; comme je m'en reconnais indigne, je les offre à Jésus-Christ, seul auteur de tout bien.

Je ne vous ai pas écrit dès mon arrivée dans cette Mission, parce que je voulais attendre pour vous donner des nouvelles plus exactes et plus précises.

Comme vous le savez déjà, Dom Costamagna, notre Inspecteur, me fit nommer Vicaire de la paroisse de N. D. de la Merci, à Viedma de Patagonie. Mon élection eut lieu le 9 octobre 1880. Le 26, après avoir dit la sainte Messe à 7 heures du matin, je montai, à l'insu des paroissiens de la Bocca, sur un bateau à voile, et après douze jours de voyage, c'est-à-dire, après une traversée en mer de 700 ou 800 milles, j'arrivai dans la Patagonie. C'était le 8 novembre, jour où les Américains ont coutume de commencer le mois de Marie, pour le terminer le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception.

Le voyage ne fut guère heureux; car la mer très-mauvaise alors, me soumit à de rudes épreuves, jusqu'à m'obliger à faire plusieurs fois mon acte de contrition. Mais grâce à Dieu, j'ai pu arriver au port, avec l'estomac, il est vrai, rompu et tout bouleversé, mais aujourd'hui, je suis parfaitement rétabli.

A mon arrivée, je reçus l'accueil le plus sympathique, de la part de nos chers et bien-aimés Confrères, Dom Fagnano, Supérieur de la Mission, Dom Luigi Chiara, et d'autres personnes bienveillantes.

La population est composée de chrétiens et de païens. Dès les premiers jours, je me mis à travailler, en commençant le Mois de Marie avec les pratiques de piété, en usage en Italie; mais bientôt je m'aperçus que je me trouvais au milieu de gens qui n'ont pas la foi, comme les Indiens, et au milieu de chrétiens qui, à peu d'exceptions

près, ont une foi languissante et presque éteinte, particulièrement les hommes. Peu de personnes assistaient à la Messe; à peine quelques femmes et quelques enfants s'approchaient-ils du tribunal de la Penitence, et de la Table Eucharistique. Tout d'abord, une espèce de découragement s'empara de moi; mais, examinant les choses plus attentivement, je reconnus que cette indifférence religieuse n'était pas l'effet d'une dureté de cœur ou d'une malice raffinée, mais le résultat d'une ignorance à peu près absolue des mystères de notre sainte Religion. Alors, je me mis à faire des prédications ni morales ni dogmatiques, mais de simples catéchismes, regardant les adultes comme autant d'enfants que je devais préparer à la première Communion. Certains chrétiens, ici, parlent des Indiens avec mépris, les appelant ignorants et sans tête; mais à dire vrai, s'ils leur sont supérieurs dans l'industrie et la vie civile, en fait de Religion, il y a bien peu de différence entre les uns et les autres. Les Indiens, au moins, connaissent en partie, leur déplorable état; tandis que certains hommes civilisés, se croyant sages, se dispensent d'aller à l'église, et s'estimant éclairés, marchent dans les ténèbres. On peut les comparer à celui qui, selon les paroles de l'Apocalypse disait: *Dives sum, et locupletatus et nullius ego*: Je suis riche, et opulent et je ne manque de rien; et il méritait au contraire ce reproche de Jésus-Christ: Et ne sais-tu pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle? *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper et cæcus?*

Un grand obstacle s'oppose à l'instruction et à la conversion des indiens qui sont, ou employés, ou au service de certains patrons. Ils sont occupés tout le jour, et si le dimanche, on leur accorde un peu de liberté, c'est à condition qu'ils en profiteront pour se livrer à quelques divertissements, comme une course à cheval, une partie à l'auberge, un bal etc. Si nous leur disons de nous les envoyer à la doctrine, il nous répondent qu'ils ont besoin de leurs services, et nous refusent cette faveur; maîtres et patrons qui n'ont aucune idée de la Religion, et ne veulent pas que d'autres l'apprennent; maîtres et patrons dont l'unique pensée est de découvrir des terres et d'assujétir des créatures humaines à leur pouvoir, et quand ils les ont conquises, au lieu de les donner à Dieu, ils les conservent pour Satan, et ferment, à ces infortunés, les portes du Ciel; ils n'y entrent pas eux-mêmes, et ils ne permettent pas d'y entrer à ceux qui en auraient le plus grand désir; maîtres et patrons, à qui l'on peut justement appliquer ces paroles que le divin Sauveur adressait autrefois aux Scribes et aux Pharisiens: *Malheur à vous, ô Scribes et Phariséens, qui fermez le royaume du Ciel aux hommes; parce que vous n'y entrez point, vous ne voulez pas y laisser entrer ceux qui en ont le désir.*

Telle est la dure condition, dans laquelle on vit ici, jusqu'à ce que Dieu, prenant en pitié ces pauvres gens, veuille bien nous en délivrer. Pour cela, nous avons besoin de prières et de moyens

matériels pour venir en aide à tant de pauvres Indiens, pour les délivrer d'abord de certains patrons, et pouvoir ensuite les soustraire à l'esclavage du démon.

Maintenant, je vous parlerai de ma première Mission parmi les indiens du camp. A 5 lieues de Viedma se trouve un bourg, appelé S. Javier, de 800 personnes environ, dont beaucoup d'indiens. Parmi ces derniers, quelques-uns ont déjà été baptisés, et d'autres ne le sont pas encore; c'est pourquoi, quand le temps me le permet, je monte mon cheval, et je vole au milieu d'eux, pour les instruire et les préparer à recevoir le saint Baptême. J'en ai déjà disposés une trentaine, dont 14 ont été baptisés le 24 et le 25 du mois de février dernier. Je baptiserai les autres le plus tôt possible.

On ne peut que difficilement se faire une idée de la fatigue qu'occasionne leur instruction. En premier lieu, on ne peut les réunir tous ensemble, parce qu'ils sont éloignés les uns des autres; ensuite leur âge, car plusieurs frisent les 70 et les 80 ans, et aussi le manque d'habits décents. Pour ces divers motifs, je me rends le plus souvent dans chaque famille; et après les compliments d'usage, je m'assieds sur un siège formé par la nature, je les fais mettre autour de moi, et puis me faisant comprendre du mieux que je puis, je les instruis sur les principaux mystères de notre Religion, pendant une demi-heure ou une heure, selon les circonstances. Quand je peux réunir plusieurs familles, alors je fais asseoir sur l'herbe fraîche du pré voisin, et sur deux rangs, mes jeunes néophytes de 30, 50 et même de 70 et 80 ans, les hommes devant et les femmes derrière; et ainsi disposés, je les instruis jusqu'à ce qu'ils me paraissent fatigués.

En général, il sont dociles, mais ils retiennent difficilement, parce que leur mémoire n'a jamais été exercée. Dans les commencements, je ne leur apprends, en fait de prières, qu'à faire le signe de la croix, à joindre les mains et à dire: Mon Jésus, miséricorde! Pour apprendre ces trois mots rien de plus facile, à nous; eux au contraire, les répètent 50 et même 100 fois, avant de les savoir parfaitement, et deux jours après, la plus grande partie d'entr'eux les a déjà oubliées. D'après cela, vous jugerez facilement de la difficulté que nous devons avoir pour instruire de telles gens. Mais notre Religion nous commande de les aimer comme nos frères, comme les enfants du Père céleste, comme des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; c'est pourquoi, avec une charité patiente, bénigne, et qui ne désespère de rien, on leur dit, on leur répète, un jour, deux jours, dix jours, vingt jours, les vérités les plus nécessaires, jusqu'à ce qu'ils les aient apprises de manière à ne plus les oublier. Si vous voyez ensuite comme ils sont contents! c'est vraiment une consolation pour eux et pour nous, qui nous dédommage de toutes nos peines.

A six lieues de cette bourgade, existe une colonie formée de bons Italiens. Leur territoire est distant de Viedma, comme Turin d'Alexandrie. On y voit aussi quelques indiens qui, au temps

de la moisson, travaillent en qualité de journaliers, apprenant à manger le pain pour prix de leurs fatigues; et, suivant la droite du Rio Negro on rencontre fréquemment des maisons habitées, qui vous font un peu oublier la longueur du chemin. Enfin, on arrive à la colonie Conesa composée presque entièrement d'indiens, pour la conversion desquels Monseigneur Antoine Espinoza, et Dom Fagnano se sont donné beaucoup de peine. Je ne l'ai pas encore vue de près; mais je m'y rendrai le plus tôt que je pourrai. Elle est à 30 lieues de Viedma, comme Turin de Milan; avec cette seule différence que le voyage doit se faire à pied ou à cheval. Le cheval! Cet animal est vraiment pour le Missionnaire Américain, un moyen, je puis dire, presque nécessaire à la propagation de l'Évangile dans ces vastes contrées. Sans le secours de cet ami, jeté au milieu de ses landes, il serait tenté de se décourager; et puis, il lui serait impossible de porter à tant de ses frères les secours de la Religion, parce que le plus souvent il tomberait d'épuisement et de fatigue au milieu de sa course.

J'oubliais de vous dire que nos écoles, dirigées par les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice à Patagones, ont eu un brillant succès dans les examens; et les Oratoires pour les jours de fête, commencent à produire de bons résultats dans les deux pays.

Donnez-nous, je vous prie, quelques nouvelles de Turin, et des autres Maisons; car ici nous en sommes tout à fait privés. Vous nous feriez encore bien plaisir si vous vouliez nous faire expédier le *Bulletin Salésien*, pour avoir chaque mois des nouvelles d'Europe.

Pardonnez-moi la longueur et le décousu de cette lettre; j'ai dû l'écrire à plusieurs reprises. Une autre fois, je serai plus court et mieux ordonné.

En attendant, veuillez saluer notre commun Père, Dom Bosco, et nos chers Confrères, et croyez-moi toujours

Viedma, 28 mars 1880.

Votre très-obligé
DOMINIQUE MILANESIO Prêtre.

LETTRE ESPAGNOLE

Utrera, 16 juin 1881.

TRÈS RÉV. ET CHER PÈRE,

Nous nous approchons de la fête de S. Jean, jour attendu avec une fiévreuse impatience, des milliers de jeunes gens, qui ont la bonne fortune de vous appeler leur Père bien-aimé. Dans cette heureuse circonstance, nous voudrions bien, nous aussi, ne pas être les derniers à vous manifester nos sentiments d'amour et de gratitude, en vous envoyant quelques présents aussi variés que précieux, mais nous avons les mains vides. C'est pourquoi, ne pouvant déposer à vos pieds des dons matériels, agréez du moins, les vœux ardents que

nous formons pour vous, à cette occasion, priant Dieu de vous récompenser en vous faisant puiser dans ses trésors célestes, et vous donnant l'assurance, que la bonne volonté de travailler dans la vigne du Seigneur, ne nous fera jamais défaut. A ces vœux, nous joignons encore un petit bouquet, de fleurs ou d'épis ? je ne sais trop ! que nous avons cueillis dans ce nouveau champ. Ce qui nous fait espérer que vous l'accepterez volontiers, c'est qu'au-dessus de tout, vous mettez la gloire de Dieu et le salut des âmes : et que la nouvelle la plus agréable pour vous est d'apprendre que ce but est atteint par le moyen de vos enfants.

La condition de cette Maison vous est déjà connue par nos lettres, et mieux encore par la relation verbale de Dom Cagliero ; aussi me contenterai-je de vous dire brièvement ce qui est survenu depuis son départ.

Ce fut le 24 Avril que je fis ma première prédication ; j'en profitai pour engager mes nombreux auditeurs à prendre part au mois de Marie, dont l'ouverture devait se faire, le samedi suivant, 30 du même mois.

Mes faibles paroles furent accueillies favorablement ; car le concours des fidèles fut très-grand. L'exercice du mois de Marie consistait dans la récitation du chapelet, avec la lecture d'une considération pour chaque jour, accompagnée de quelques réflexions pour aider l'intelligence. Après la considération, on chantait les *Litanies* en musique, suivies du *Tantum Ergo* et de la bénédiction du Saint-Sacrement, exactement comme à l'Oratoire ; et l'exercice se terminait par le chant d'un cantique. Le Dimanche, rien n'était changé ; seulement l'exposition du S. Sacrement avait lieu avant la récitation du chapelet, comme cela se pratique ici pour les 40 heures ; de plus on récitait une station ou Trisagion, pratique à laquelle, les fidèles, ici, ont une grande dévotion.

Il semble que la S. Vierge a eu pour agréable ce peu de fatigue ; car Elle a bien voulu nous consoler en augmentant, chaque jour, le nombre de ses dévots. Ceux-ci, non seulement prenaient part aux exercices du soir, mais à notre grande satisfaction, ils s'approchaient encore des Sacrements, ce qui était pour nous un puissant encouragement au milieu des peines que nous avons à soutenir pour parler une langue qui, bien que sœur de la nôtre, ne laisse pas que d'avoir ses difficultés.

Aux œuvres de piété vinrent bientôt se joindre celles du culte, de sorte que notre Eglise qui, d'abord, manquait de tout, se trouve aujourd'hui dans les meilleures conditions. Une bonne dame s'est chargée de fournir l'huile pour la lampe du Sanctuaire ; une autre a commandé à ses frais, une pyramide en bois, ayant la forme d'une demilune admirablement sculptée, et dorée avec une élégance, qui en fait un ornement digne de prendre place à côté de la belle et pieuse statue de N. Dame du Carmel ; la même personne a fait mettre dans la chapelle de S. Ange un gracieux devant d'autel, qui est venu bien à propos ; car l'ancien se trouvait dans le plus piteux état. Une autre bienfai-

trice a fait réparer une ancienne, mais précieuse chapelle, que nous avons trouvée transformée en magasin : on y a placé un autel s'appuyant à un grand piédestal, lequel supporte une urne splendide où repose le Rédempteur enseveli ; cette urne faite de l'écaïlle la plus fine, et du cristal le plus pur, est dorée à l'intérieur, et le corps de Jésus, dont le chef repose sur un riche et élégant coussin, est recouvert de linges précieux. Ce qui nous console le plus, c'est que l'autel est dédié à S. François de Sales, et son image que nous avons eu soin de porter avec nous, placée au-dessous de l'urne, produit le plus heureux effet. Il y a bien d'autres choses encore qui sont en voie d'exécution, mais je vous en parlerai en temps plus opportun ; il y a entr'autres la Compagnie de N. Dame du Carmel, pour l'érection de laquelle nous avons déjà obtenu toutes les autorisations nécessaires de Mgr. l'Archevêque, et les patentes du Provincial Carmélite à Séville.

Vous savez déjà, par une lettre écrite à Dom Rua, que le 24 mai n'a pas été moins solennel ici que chez-vous. Pour diverses raisons, nous n'avions pas l'intention de fêter, cette année-ci, Marie Auxiliatrice, mais cette bonne Mère nous fit changer d'avis, en inspirant à plusieurs personnes, et pouvons-nous dire, à toutes les dames de cette ville, de venir nous demander, et d'insister jusqu'à l'indiscrétion, pour savoir l'ordre des fonctions de ce jour. Reconnaissant, dans ce fait, la volonté de la S. Vierge, nous nous déterminâmes à célébrer cette solennité, qui réussit au-delà de nos espérances.

On chanta la Messe de la S^{te} Enfance de Dom Cagliero ; le soir, il y eut discours, chant des *Litanies* et *Tantum ergo*, avec un concours vraiment extraordinaire ; ce fut là, le principe de la dévotion à Marie-Auxiliatrice, pour ce pays-ci.

Nous pensâmes de différer la clôture du Mois de Marie jusqu'au I Dimanche de juin, pour que tout le monde eût la facilité d'y assister, et solenniser ce jour avec toute la pompe que les circonstances permettaient.

Préablement, on fit connaître au public l'ordre des fonctions, le prédicateur de la fête, et les chants sacrés que devait accompagner l'orchestre :

La Communion générale fut nombreuse et splendide, sans parler des communions faites à chacune des messes. Le nombre des personnes, qui assistèrent à la Messe solennelle, fut si grand qu'il excita le plus grand étonnement. Le soir, la foule fut encore plus nombreuse, et l'enthousiasme causé par la splendeur des fonctions et la nouveauté de la musique, fut immense. Dom Cagliero, De-Vecchi, le Mercadante concoururent, par leurs merveilleuses compositions, à donner à notre fête, un éclat inaccoutumé. MM. les Curés de la ville se prêtèrent à toutes nos cérémonies avec le plus grand empressement : M. le Curé T. Padilla chanta la Messe, M. le Vicaire voulut bien donner lui-même la bénédiction du S. Sacrement, et les autres membres du clergé prirent également une part très-active à toutes les fonctions de ce jour.

Le Père D. José M. Alvarez, dévot serviteur de la S. Vierge, fut admirable dans son discours. Il parla avec tant d'onction et une si grande force de logique de la puissance de Marie, que ses auditeurs étaient comme ravis en extase.

Mais l'admiration fut au comble, lorsqu'on apprit que notre bien-aimé Archevêque, Mgr. Joaquin Lluch, ayant su qu'on préparait cette solennité, voulut ajouter aux indulgences attachées au Mois de Marie, celle de 80 jours : ordonnant au même Père Alvarez d'annoncer, du haut de la chaire, et avant de commencer son discours, les indulgences, que Sa Grandeur accordait à toutes les personnes présentes à cette fonction. Il accorda, de plus, une indulgence de 80 jours à tous les fidèles, qui accompliront à l'avenir, quelque acte de piété dans l'Eglise du Carmel. Non content de cela, il promit encore de faire une visite à cette Eglise pour montrer son affection aux Salésiens, qui la desservent. Notez bien que ce ne furent point seulement des paroles ; car peu de temps après, une lettre du Proviseur arriva à M. le Vicaire, lui annonçant que le 14 du courant, Sa Grandeur arriverait à Utrera pour faire une visite aux Salésiens, et qu'Elle ne voulait aucune démonstration publique. La nouvelle s'en étant répandue, il fut impossible d'empêcher les démonstrations ; c'est pourquoi, au moment de l'arrivée de Mgr. l'Archevêque, 14 voitures de gala attendaient à la station pour le recevoir. Jugez du spectacle ! Au lieu des Salésiens, de son Vicaire Général et d'une députation du clergé, Sa Grandeur voit devant Elle tout le Clergé des deux paroisses, et les personnages les plus importants de la ville : Elle voit là, le Colonel commandant des armes avec toute l'officialité et les décorés ; les juges des tribunaux avec leur personnel, le Maire avec tout son conseil, le Commandant des gardes, etc., etc. Au milieu des Prêtres et des soldats se trouvaient les Salésiens ; et Monseigneur, descendu de voiture, à peine nous eut-il aperçu, qu'il dit avec une grande affection : Ah ! voici mes fils Salésiens ; c'est pour vous que je suis venu. Voyant ensuite cette grande foule de gens, il demanda : Et tous ces Messieurs ? — Ils sont venus pour vous rendre leurs hommages, Monseigneur, lui répondit-on, et les ayant salués avec cette courtoisie et cette affabilité qui lui sont propres, il manifesta aussitôt le désir d'aller à l'Eglise du Carmel ; on l'y accompagna. L'ayant précédé dans une autre voiture, nous le reçûmes dans les formes accoutumées à la porte de l'Eglise pleine de fidèles, qui l'attendaient à genoux. Monseigneur s'arrêta pour prier quelques instants devant le S. Sacrement ; de là il passa à la sacristie, où il s'informa de tout ce qui nous concernait, puis il rentra dans l'Eglise pour en faire la visite, admirant la nouvelle Chapelle de S. François de Sales, que son Vicaire Général avait bénite par délégation, le 3 du mois courant. Nous passâmes des heures délicieuses dans sa compagnie ; il adressa à tous les Confrères des paroles bienveillantes, et nous rappela encore qu'il est et sera toujours le grand Papa des Salésiens. En voyant un des personnages les plus éminents de l'Espagne,

nous traiter avec tant de bonté, nous étions tout confus, et nous remercions Dieu de ce qu'il voulait bien, par là, nous récompenser de la peine que nous avons eue à nous séparer de vous, ô bien cher Dom Bosco. Enfin, il nous donna sa bénédiction en nous disant, que bientôt il nous appellerait à Séville, dans une nouvelle maison, sans toutefois laisser Utrera où nous avons fait nos premières armes.

Tel est, cher Père, le présent que nous vous offrons pour le jour de votre fête : un peu de bien fait, dans la vigne du Seigneur, avec le désir d'en faire beaucoup plus, à mesure que la divine Providence nous en fournira les moyens.

Bénissez-nous tous, avec une de ces bénédictions, qui fécondent et font produire des fruits abondants même aux arbres stériles, comme est celui qui vous écrit.

Dom Oberti, Dom Pane, le clerc Atzeni, mon frère et Goitre s'unissent à moi, *corde et animo*, pour vous exprimer leur sincère attachement dans cette heureuse occasion. Grâce à Dieu, nous n'avons pas eu encore à souffrir de la chaleur, et notre santé est aussi bonne que possible.

Agréez, cher Père, les sentiments respectueux de celui qui aime à se dire,

Votre très-humble et très-dévoûé fils
JEAN BRANDA *Prêtre.*

P. S. Je ne vous ai pas parlé dans ma lettre de l'incomparable M. le Marquis Ulloa, notre bienfaiteur, et cependant j'aurais eu tant de choses à vous dire. Figurez-vous que, outre les dépenses qu'il a faites et que vous connaissez, il a encore fait mettre le toit de la sacristie, et disposer deux chambres pour habitation : de plus, il pourvoit l'Eglise de bancs et d'autres objets. C'est notre providence ! Par une circonstance imprévue, il n'a pu se trouver à l'arrivée de l'Archevêque : ce qui lui a causé le plus vif regret.

Autre LETTRE DE LA PATAGONIE.

Patagones, 18 avril 1881.

Très-aimé Père en J. C.

Je vous donne en toute hâte quelques nouvelles capables de vous intéresser. Notre santé est bonne ; du travail, chacun de nous en a pour quatre ; nous serions mille qu'il y en aurait pour tous. Tout récemment, nous avons baptisé 85 adultes, parmi lesquels, quelques *bébés* de 70 ou 80 ans. De plus, nous avons conféré le baptême à 400 enfants, et administré la Pâque à 150 garçons et jeunes filles. Dans ces conjonctures, les Sœurs nous sont d'un grand secours.

Le cheval est là, qui m'attend pour partir et me transporter en mission, dans la tribu de Catriel, distante de 220 kilomètres. Je ne m'y arrêterai que huit jours, parce que le premier mai, je dois me transporter, pour une autre mission extraordinaire et de grande importance, dans le

centre de la Patagonie. Alors, je devrai parcourir au moins mille kilomètres par des lieux incultes et déserts, sans chemin et sans habitation décente. Je m'arrêterai près du lac Nahuel-Huapi, où se trouvent 2000 Indiens, des barbares dans toute l'acception du mot. C'est la première fois qu'un Missionnaire, ou plutôt qu'un pied étranger va fouler ces terres inconnues. J'espère pouvoir y faire un peu de bien. Si nous réussissons à y fonder une colonie, nous aurons là un pied-à-terre, d'où nous pourrions étudier l'intérieur de la Patagonie vers les Cordillères. J'irai donc, je verrai, je recueillerai toutes les nouvelles intéressantes, et ensuite, je vous en adresserai une relation détaillée.

En attendant, prosterné en esprit à vos pieds, je vous demande une bénédiction spéciale, et me recommande à vos prières, à celles de tous nos Confrères, de tous les Coopérateurs et Coopératrices. Oui, qu'ils prient beaucoup pour nous dans ce difficile moment. Les âmes, que nous espérons de sauver, seront celles qui, un jour, nous ouvriront les portes du Ciel.

Très-cher Père, dans votre dernière lettre, vous me demandiez si je priais pour vous. — Oui, vous répondrai-je, je prie, tous les jours ; et à la sainte Messe, au *memento* des vivants, il m'est impossible de vous oublier, ne faisant en cela, que remplir un devoir de justice, et satisfaire à un besoin de mon cœur ; besoin qui croît en proportion de la distance qui me sépare de vous. Oh ! combien de fois, alors surtout que, surpris par la nuit hors de la maison, il m'arrive de prendre un peu de repos, étendu près d'un buisson ou sous un arbre, je me transporte par la pensée jusqu'à vous ! je m'écrie alors ; Oh ! si mon cher Dom Bosco, me voyait dans cet état, quelle peine en éprouverait son pauvre cœur si compatissant et si bon !

Je termine, en vous rappelant que, pendant les mois de mai et de juin, je me trouverai exposé aux plus grands périls. En conséquence, recommandez-moi d'une manière toute spéciale à Marie Auxiliatrice, et au Sacré-Cœur de Jésus, dans lequel j'aime à me dire,

De votre Révérence,

Le très-affectionné fils en J. C.
JOSEPH FAGNANO Prêtre.

ORPHELINAT S. JOSEPH DE LA NAVARRE.

Depuis fort longtemps, nous n'avons eu occasion d'entretenir nos lecteurs, d'un de nos établissements, qui mérite cependant toute leur sympathie. Nous voulons parler de l'Orphelinat S. Joseph de La Navarre (Var). Nous nous félicitons, chaque jour, de la création de cet Orphelinat ; car les résultats que nous avons obtenus jusqu'ici, sont on ne peut plus satisfaisants. Les enfants, qui y sont admis, se montrent très-actifs, et leur docilité nous fait concevoir, pour

leur avenir les plus belles espérances. Mais combien d'autres pauvres enfants abandonnés, qui demandent à jouir de la même faveur, c'est-à-dire, à recevoir une éducation chrétienne, tout en apprenant le rude mais honnête métier d'agriculteur, et que nous sommes obligés de refuser, parce que le local actuel ne permet pas de recevoir un plus grand nombre de jeunes gens. Plus de 400 demandes nous ont été faites, et notre réponse est toujours la même : impossible !

Quand donc nous sera-t-il enfin permis d'ouvrir les portes de notre Maison de La Navarre à tant de jeunes orphelins, qui attendent ce moment avec impatience ? A vous de répondre, chers Coopérateurs et chères Coopératrices ; car vous le savez, vous êtes notre providence et la leur. Songez que la plupart d'entr'eux n'ont plus ni père ni mère ; ils ont tout perdu ! Il ne leur reste plus qu'un nom honorable ; et ce nom, ils vont peut-être le déshonorer par une conduite, qui attirera sur eux toutes les rigueurs de la justice humaine.

Elevés sans principes religieux, la Religion ne pourra être leur sauvegarde contre l'entraînement des passions ; privés d'appui et de conseil dans leur jeunesse, ils tomberont d'abîme en abîme, et deviendront le fléau de notre pauvre société, ébranlée jusque dans ses fondements, grâce aux doctrines perverses, qui ont cours aujourd'hui. Le sol tremble sous nos pieds ; les secousses sociales que nous ressentons, à de courts intervalles, doivent nous faire craindre un cataclysme général : vous le dites, et vous avez parfaitement raison. Oui, on ne saurait se le dissimuler, la situation est pleine de périls. Eh ! bien, voulez-vous prévenir le danger qui nous menace ? Voulez-vous assurer la tranquillité de vos jours, celle de vos familles et de la société toute entière ? Occupons-nous sérieusement et efficacement de la jeunesse, mais surtout de la jeunesse pauvre et abandonnée. Donnez-nous les moyens de recevoir le plus grand nombre possible de ces jeunes gens, qui ont grandi jusqu'ici dans l'ignorance, et peut-être dans le vice, et de notre côté nous n'épargnerons rien, pour les rendre bons, honnêtes, et par suite utiles à la société. Nous leur inspirerons l'amour du bien, l'amour de la patrie, qu'ils serviront un jour, avec dévouement et intrépidité, loin de l'épouvanter par leurs excès et leurs désordres, comme cela pourrait arriver, si nous les laissons croître dans l'oisiveté et l'oubli de leurs devoirs.

Donc, respectables Coopérateurs et Coopératrices, nous comptons sur votre généreux concours pour la réalisation du projet que nous avons conçu, et que vous ne manquerez pas d'approuver, par vos actes, plus encore que par vos paroles, projet d'agrandissement pour notre Maison de La Navarre, devenue tout à fait insuffisante, vu les demandes innombrables d'admission, qui nous sont faites quotidiennement. Et voyez jusqu'où va notre confiance en votre charité ! Persuadés que notre appel serait entendu et accueilli de tous nos Coopérateurs et Coopératrices, voire même de leurs amis et connaissances, sans attendre votre réponse, qui ne pouvait que nous être favorable,

nous avons mis la main à l'oeuvre. Déjà, les terrassements sont faits, et dans quelques jours, nous jetterons les fondations du nouveau bâtiment, qui doit servir à abriter tous vos jeunes protégés. Nous vous en conjurons, vous tous qui avez à cœur, le salut de la jeunesse et de la société, laissez-vous toucher par les supplications de tous ces pauvres enfants, qui nous demandent de les recevoir dans notre petite colonie agricole, d'où en apprenant à devenir bons chrétiens, ouvriers laborieux, ils pourront ensuite occuper, dans le monde, une position honorable. Aidez-nous à mener à bonne fin, une œuvre, que nous avons commencée, et qui est destinée, nous nous plaçons à le répéter, à assurer le bien-être moral et matériel de la jeunesse pauvre et délaissée.

Soyez persuadés, bien chers Coopérateurs et Coopératrices, que les prières, que ces enfants adresseront, chaque jour, au Ciel, pour leurs bienfaiteurs, feront descendre, sur vous et sur vos familles, les plus abondantes bénédictions du Seigneur.

Quelle consolation ne sera pas la vôtre, lorsqu'à l'heure de la mort, vous penserez au bien que vous aurez fait, en assurant l'avenir temporel et éternel de tant d'infortunés qui, sans vous, auraient misérablement péri, corps et âme ! Avec quelle confiance vous vous présenterez au tribunal du juge suprême, que vous aurez eu soin, pendant la vie, de vous rendre favorable, en instruisant, en couvrant et en nourrissant ses pauvres !

Mais toutes ces réflexions, votre cœur, compatissant et pieux, vous les a déjà suggérées, et la preuve, c'est que votre bourse est déjà ouverte pour y puiser ce dont votre état de fortune vous permet de disposer en faveur de ces chers orphelins, qui vous remercieront de les avoir sauvés, en priant sans cesse pour vous.

UNE NOUVELLE GRÂCE de Marie-Auxiliatrice.

Au dernier moment, on nous fait part d'une grâce particulière, que Marie-Auxiliatrice a accordée à une de ses pieuses filles. Nous ne voulons pas attendre plus longtemps pour la faire connaître à nos lecteurs.

Une jeune personne, âgée de 18 ans, qui habite les environs de Toulon, était, depuis quelque temps, affectée d'une maladie de foie, qui la tourmentait cruellement, et causait, à sa famille, les plus vives appréhensions. Rien n'avait été épargné pour la guérison de cette chère enfant ; mais tous les remèdes, employés jusque-là, n'avaient produit aucun résultat satisfaisant. Croyant que le changement d'air et les distractions pourraient amener une heureuse réaction, on engagea la malade à se rendre à Marseille. Elle partit ; mais après un court séjour dans cette dernière ville, elle fut obligée d'en repartir en toute hâte, la maladie ayant pris un caractère plus alarmant, et les souffrances étant devenues plus aiguës. On était au commencement du mois de Mars, et Dom Bosco tenait

une conférence dans une des Eglises de Toulon. La jeune malade, qui est une fervente Coopératrice de S. François de Sales, aurait bien voulu prendre part à cette réunion, mais son état était trop grave, il ne fallait pas y songer. Au moins, disait-elle, si je pouvais voir Dom Bosco, il me semble que sa présence me ferait du bien. Et Dom Bosco, à qui l'on exprime ce désir, s'empresse d'y acquiescer. Il va voir la malade : l'engage à recourir à Marie-Auxiliatrice avec plus de confiance encore qu'elle ne l'a fait par le passé, et lui donne sa bénédiction. Puis, en la quittant, il lui dit : Ma chère enfant, que Dieu vous donne la sainteté.... et il fait une pose. La mère, croyant voir dans ces paroles, une annonce de mort, ne peut plus retenir ses larmes. Sa fille n'est-elle pas l'objet de ses plus tendres affections ? Et s'en séparer ! oh ! cette épreuve est trop forte pour son cœur maternel ! Mais Dom Bosco, qui voit couler ses larmes, et qui est témoin de sa douleur, ne voulant pas qu'on se méprît sur le sens de ses paroles, ajoute aussitôt.... ! et la santé. Après ces avoir exhortées de nouveau l'une et l'autre à mettre, en Marie-Auxiliatrice, toute leur confiance, il les quitte. Son conseil est suivi : on s'adresse avec une ferveur nouvelle à Marie, le *Secours des Chrétiens*, et la Vierge sainte exauce les prières de celles qui l'invoquent avec une si tendre confiance. Huit jours après cette visite, la malade est debout, et se dispose à se rendre à l'Eglise de S. Isidore de Sauvebonne, où Dom Bosco doit faire une autre Conférence. Ce déplacement, loin de diminuer ses forces, n'a fait que les augmenter.

Depuis cette première sortie, huit autres jours se sont écoulés, et on la voit prendre part à une procession expiatoire, qui se faisait au Sanctuaire de N. Dame de Fenouillet. Sa guérison était complète.

La jeune fille, pleine de reconnaissance pour la faveur signalée, dont elle a été l'objet, a fait placer, dans l'Eglise de la Navarre, une pierre commémorative, qui témoigne de sa guérison, obtenue par l'intercession de Marie-Auxiliatrice.

Bien chers Coopérateurs, et bien chères Coopératrices, dans nos peines et dans nos ennuis, recourons, nous aussi, à cette Mère de miséricorde ; allons à Elle avec une confiance pleine et entière. Quelques soient nos maux, Elle saura les adoucir ; nos gémissements et nos plaintes se transformeront bientôt en chants de reconnaissance et d'amour.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXVIII.

Exercices Spirituels à Giaveno — Le marchand et les singes — Visite au Sanctuaire de S. Michel — Le retour à Turin.

Après avoir entretenu nos lecteurs des exercices militaires, et de l'assaut donné aux jardins, parlons maintenant des Exercices Spirituels et des batailles données au démon.

Au mois de septembre de l'année 1850, Dom Bosco nous conduisit à Giaveno pour nous y faire faire une retraite de huit jours, dans le petit séminaire, alors que les élèves se trouvaient tous en vacances. Nous nous y rendîmes à pied, les jeunes gens de l'Hospice et un bon nombre de ceux qui fréquentaient les trois Oratoires, et qui avaient pu obtenir le consentement de leurs parents et de leurs maîtres. Guidés par l'excellent Abbé M. Robert Murialdo, nous fîmes le plus joyeusement du monde, ce petit voyage, en chantant des cantiques en l'honneur de Marie, et des chansons pleines de moralité, que nous avions apprises à l'Oratoire. Dom Bosco partit en voiture, pour avoir le temps de faire préparer le dîner à Avigliane, et accompagner ceux de nos amis, qui ne pouvaient faire le voyage à pied. Arrivés à Avigliane, nous fîmes halte, et tous réunis sur la rive délicieuse du lac, nous pûmes, à l'aide d'un dîner modestement apprêté, satisfaire notre appétit, que la marche avait singulièrement développé. A cette occasion, nous eûmes la bonne fortune de nous lier étroitement avec le pieux et charitable Prêtre, Dom Victor Alasonatti, lequel, à partir de ce jour, conçut pour notre Oratoire, une si grande estime, et pour Dom Bosco un si grand amour, que peu de temps après, il venait sacrifier sa vie au milieu de nous, en qualité de préfet et d'économe, nous tenant lieu de père jusqu'à sa mort. Pour faire face aux dépenses, que nécessitaient notre nourriture et notre séjour dans le petit Séminaire, Dom Bosco avait obtenu, de l'Œuvre de S. Paul, un subside qui fut pour nous une vraie providence. Les prédicateurs furent le Chanoine Ardouin, archiprêtre de la Collégiale de Giaveno, homme renommé par sa doctrine et par son zèle, et notre Dom Bosco ; leur auxiliaire dans le ministère de la confession était notre sympathique M. Roberto Murialdo, Directeur de l'Oratoire de l'Ange Gardien. Pour que ces exercices pussent être utiles à un plus grand nombre d'âmes, il fut décidé que les jeunes gens du pays pourraient aussi y prendre part ; et le résultat qu'on obtint de cette retraite, fut aussi avantageux pour nos amis que pour nous.

A ce propos, nous nous rappelons que, dans le temps de la récréation, Dom Bosco s'entretenait souvent avec nous, et prenait plaisir à interroger tantôt l'un, tantôt l'autre, sur le sujet de la prédication et les passages les plus importants. Un matin, il avait fait lui-même l'instruction sur le scandale ; aussitôt après le dîner et au moment de la récréation, se voyant entouré d'un grand nombre de jeunes gens, dont plusieurs appartenaient à la paroisse, il leur demanda de lui répéter ce qu'il avait dit en chaire. Il en interroge un, qui ne sait rien lui répondre ; il s'adresse à un autre, qui se trouve dans le même embarras ; il passe à un troisième, à un quatrième, à un cinquième, et tous se grattent le front, incapables de donner une réponse satisfaisante. Oh ! Malheureux que je suis, s'écria alors Dom Bosco ! De deux choses l'une, ou j'ai parlé en allemand, ou bien vous avez dormi tout le temps. Mais voilà qu'un tout petit garçon s'a-

vance en sautant : — Moi, moi, s'écrie-t-il, je me rappelle. — Que te rappelles-tu ? — Je me rappelle l'exemple du marchand et des singes.

Le récit auquel l'enfant faisait allusion, et dont s'était servi Dom Bosco pour établir une comparaison, était celui-ci. Un marchand, portant sur ses épaules une balle contenant diverses marchandises, voyageait d'un pays à un autre pour les débiter. Une fois entr'autres, il fut surpris par la nuit avant d'arriver à la ville où il avait dessein de se rendre. C'était la saison d'été ; la lune resplendissait dans le Ciel, et éclairait la terre de ses rayons argentés. Notre marchand, extenué de fatigue, résolu de prendre, sur la terre nue près d'un arbre gigantesque, le repos dont il avait si grand besoin. Ensuite, pour garantir sa tête de l'humidité de la nuit, ayant ouvert sa balle, il en retira un des bonnets blancs dont elle était richement fournie, s'en couvrit la tête et s'endormit. Le pays où il se trouvait, était la patrie des singes, et les branches de l'arbre sous lequel il reposait, en étaient littéralement couvertes. Les singes, apercevant notre homme coiffé d'un bonnet, poussés par leur instinct, veulent l'imiter. Que font-ils ? L'un commence à descendre tout doucement et sans bruit, fouille avec ses pattes, la boutique ambulante laissée ouverte, en retire un bonnet, se l'ajuste sur la tête, du mieux qu'il lui est possible, et remonte sur son arbre. Tous alors, les uns après les autres, en font autant, et le jeu ne cesse que quand la provision de bonnets est complètement épuisée. Le marchand dormait profondément, et les singes, pour la première fois, dormirent eux aussi avec le bonnet de nuit, comme de jeunes et de délicates demoiselles. Cependant, les ombres de la nuit s'étaient dissipées, et déjà, à l'orient, l'aurore, aux magnifiques couleurs de rose, annonçait la venue prochaine de l'astre du jour. Notre marchand, s'étant éveillé, se lève et se remet en route. Mais quelle ne furent pas sa surprise et sa douleur, lorsqu'il s'aperçut que tous ses bonnets lui avaient été volés ? Malheureux ! s'écria-t-il, des voleurs sont venus ici ; je suis un homme ruiné ! Mais observant avec plus d'attention, et réfléchissant plus sérieusement ; et pourtant, il me semble que non, ajouta-t-il ; car si j'avais eu à faire à des voleurs, ceux-ci m'auraient enlevé, non seulement mes bonnets, mais encore tout le contenu de ma balle ; décidément, je n'y comprends rien. Au même instant, il lève les yeux par hasard, et voit tous les singes coiffés de ses honnets de nuit. Ah ! dit-il aussitôt, voilà les coupables ; et sur le champ, il se met à les effrayer, en leur lançant des pierres, espérant par ce moyen leur faire lâcher sa marchandise ; mais les singes, sautant de branche en branche, n'avaient pas l'air de s'inquiéter beaucoup de ses menaces. Après plusieurs heures d'inutiles efforts, le pauvre marchand ne sachant plus que faire, désespéré, porte la main dans ses cheveux, et avec un geste de rage, jette à terre le bonnet qu'il avait encore sur la tête. Témoins de cet acte, les singes font de même, et en un instant, une pluie de bonnets tombe de l'arbre, à la grande satisfaction de notre marchand, fou de douleur.

Les jeunes gens, dit en terminant Dom Bosco, font à peu près comme les singes. S'ils voient les autres faire bien, ils font bien eux aussi ; si, au contraire, ils voient les autres faire mal, ils sont encore plus prompts à imiter ces derniers. De là, la nécessité de ne jamais mettre sous leurs yeux que des exemples édifiants et d'éloigner d'eux toute occasion de scandale.

Voyant ensuite que les jeunes gens ne rejetaient que difficilement ce qu'il disait en chaire, Dom Bosco se fit un devoir d'entremêler ses instructions de nombreux exemples et de comparaisons familières, pour frapper davantage notre imagination, et par ce moyen éclairer notre esprit et toucher notre cœur ; cette nouvelle méthode réussit pleinement.

En récompense de notre docilité, et pour donner un peu de délassement à notre esprit, Dom Bosco nous fit faire, le lendemain de la clôture de la retraite, une promenade au Sanctuaire de S. Michel (1).

La musique instrumentale de Giaveno voulut

(1) Le Sanctuaire de Saint Michel de la Cluse, appelé communément *La Sacra di San Michele*, parce qu'il est dédié à cet Archange, est une des Abbayes de Bénédictins les plus célèbres dans le Piémont. D'abord, un simple hermitage en 990, bâti, sous l'inspiration de S. Michel, par un certain Jean de Ravenne, qui y menait une vie exemplaire, fut transformé, peu d'années après, par Hugues de Montboisier, dit le Décousu, Gentilhomme de l'Alvernia, en une magnifique église de style gothique, à laquelle était joint un vaste couvent pour l'habitation des moines. Hugues, qui faisait construire à ses frais ce monastère, en expiation de ses péchés, et qui, pour le même motif avait fait le pèlerinage de Rome, laissa la surveillance des travaux à Averte ou Averte Abbé de Lushata, en France; celui-ci, l'édifice terminé, appela pour l'habiter, les moines Bénédictins, qui élurent ce même Averte pour leur premier Abbé. Le bruit de leur sainteté s'étant répandu au loin, le monastère en vint à compter jusqu'à 200 moines; Papes et Evêques, Rois et Ducs rivalisèrent entre eux pour l'enrichir de privilèges et de présents. Mais dans la suite, s'étant relâché de sa ferveur primitive, il fut érigé en 1383, en Abbaye sous la protection immédiate des Comtes des Savoie, et dura ainsi jusqu'à l'invasion française, où la célèbre Abbaye fut supprimée avec tout le reste. Restaurée plus tard et embellie par la munificence de Charles Félix et de Charles Albert, qui y firent déposer les cendres de quelques Princes de la Maison de Savoie, avec de somptueux mausolées, elle fut cédée, au mois d'octobre 1828, à l'Abbé Antoine Rosmini. Celui-ci y mit aussitôt les Pères de son Institut de la Charité, qui la possèdent encore aujourd'hui. L'édifice se trouve au débouché de la vallée de Suse, sur la cime du mont appelé Pirchériano, à 877 mètres au-dessus du niveau de la mer; avec le mont Caprasio qui lui fait face, ils ne laissent dans le milieu qu'une vallée large de mille pas environ, et forment la gorge de Suse, ainsi appelée, parce qu'elle ferme pour ainsi dire, le passage aux armées, qui seraient tentées de faire une descente, en venant du côté de la France. Ce passage est célèbre dans l'histoire par le stratagème de Charlemagne qui, après avoir dépassé la Cluse, prit en flanc Désiré, roi des Lombards, le défit, et par là, mit fin à leur domination en Italie. Du sommet du Pirchériano, sur lequel est située l'Abbaye, l'œil jouit d'un magnifique panorama qu'offrent les Alpes sévères et majestueuses, la vallée de Suse, à gauche, et le cours argenté de la Doria Riparia; à la droite s'étendent les plaines et les collines de la Province turinaise et de presque tout le Piémont. Ce panorama, joint à l'air fin et léger qu'on y respire pendant l'été, aux antiquités dont cette localité abonde, à la dévotion qu'inspire ce saint lieu, attire en cet endroit, comme vers un but de promenade des plus agréables, de nombreux voyageurs.

nous accompagner pour nous réjouir de ses suaves harmonies. L'ascension, quoique pénible, se fit avec un entrain et une gaieté qu'on s'imaginerait difficilement. Notre capitaine chevauchait un jeune baudet, et tous, rangés autour de lui, nous lui formions une couronne, faisant mille plaisanteries au sujet de sa monture, ou bien nous chantions une chanson qui nous était bien familière alors, et qui commençait ainsi : « Vive Dom Bosco, qui nous conduit toujours à la lumière de la vertu, laquelle brilla toujours en lui du plus vif éclat. »

Dom Bosco, au contraire, introduisant une petite variante dans le premier vers, chantait : *Vive Roberto*, et reportait le reste de la louange au Docteur Murialdo, notre compagnon de voyage. Puis de temps en temps, on faisait une petite halte ; les musiciens soufflaient dans leurs instruments, et ces accents harmonieux, en se répétant d'une cime à l'autre, faisaient retentir les vallées placées au-dessous de nous. A ce bruit inaccoutumé, les oiseaux effrayés volaient d'arbre en arbre ; les paysans sortaient de leur habitation pour mieux entendre, et notre âne dressait les oreilles ; lorsqu'il lui prenait la fantaisie de braire, notre quadrupède cherchait bien à se mettre à l'unisson avec les instruments, mais il y parvenait difficilement ; alors, de toutes parts éclataient des rires homériques. Arrivés au but de notre promenade, nous fûmes accueillis avec les démonstrations de la plus vive sympathie par les bons Pères Rosminiens, qui desservaient déjà ce célèbre Sanctuaire. Nous visitâmes ensuite l'Eglise, l'établissement, et les vieux souvenirs du temps passé ; nous écoutâmes Dom Bosco en faire l'historique, ce qui accrût d'autant le petit trésor de nos connaissances utiles.

Mais dans l'intérêt de la vérité, nous devons ajouter une chose. Bien que nous eussions du plaisir à apprendre des choses que nous ignorions jusque-là, toutefois vers midi, une autre curiosité non moins grande préoccupait vivement notre esprit. La promenade du matin, l'air si fin qu'on respire sur ces Alpes, avait provoqué en nous, un besoin, auquel on donne communément le nom d'appétit, mais le nôtre pouvait avec raison prendre le nom de faim enragée. Aussi, dans la visite que nous faisons, chaque fois que nous allions d'un lieu à un autre, nous ne pouvions nous empêcher de porter un regard plein de mélancolie vers le réfectoire ; il nous semblait que mille ans nous séparaient encore du moment fortuné, où il nous serait donné de nous asseoir à table. Enfin cet heureux moment arriva, et quoique nous ne fussions pas tous musiciens, nous mangeâmes tous néanmoins avec un appétit musical.

Ensuite, n'ayant pas de quoi satisfaire nos charitables hôtes, nous les dédommageâmes, en chantant et en jouant. C'est pourquoi, si ce jour fut pour nous un jour de réjouissances, il en fut un aussi pour ces bons Pères, qui, se mêlant à nous, nous firent visiter tous les alentours, et voir toutes les raretés dignes d'une spéciale attention. Après quelques heures encore données aux diver-

tissements, nous nous réunîmes tous au pied de l'autel, où l'on chanta les litanies, et nous reçûmes la bénédiction du Saint-Sacrement.

La protection du Ciel invoquée, on joua encore un morceau, après quoi, nous saluâmes cordialement les fidèles gardiens du célèbre Sanctuaire; et vers les cinq heures de l'après-midi, ces bons Pères firent une nouvelle distribution de miches, accompagnées d'excellents fruits. Pleins de reconnaissance, nous prîmes congé d'eux, et nous nous disposâmes à faire la descente. Arrivés à S. Ambroise, où le chemin se divise en deux, on fit une petite halte. Les musiciens jouèrent une joyeuse symphonie, après laquelle nous criâmes : *Vivent les Giavenais!* et ceux-ci répétèrent à leur tour : *Vivent les Turinais!* et après nous être donné réciproquement des marques de la plus affectueuse amitié, nous nous séparâmes, les uns pour retourner à Giaveno, les autres à Turin par la voie de Rivoli. Chemin faisant, nous alternions entre le chant des cantiques, la récitation des prières et le récit de quelques faits intéressants, dont était richement fournie la mémoire de Dom Bosco et du Docteur Murialdo. Celui-ci, revenant sur les exercices spirituels que nous venions de faire, nous fit promettre, pour conserver le souvenir de notre retraite, de réciter tous les jours de notre vie, un *Ave Maria*, afin d'obtenir la grâce, qu'aucun de ceux qui y avaient pris part, n'eût à se perdre dans l'enfer. Quel plaisir ce sera pour nous, nous disait ce bon religieux, quelle joie de pouvoir faire tous ensemble un jour, nos belles promenades sur les éternelles et gracieuses collines du Paradis!

Nous arrivâmes à la petite ville de Rivoli, à nuit close, et un grand nombre d'entre nous étaient incapable d'aller plus avant. Cependant, nous avions encore 12 kilomètres à faire. Dom Bosco, voyant notre grande lassitude, n'eut pas le courage de nous faire continuer ainsi notre chemin jusqu'à Turin. C'est pourquoi nous ayant conduits dans une auberge, il s'informa du nombre de voitures et d'omnibus dont on pouvait alors disposer pour notre transport jusqu'à la capitale. Mais le nombre des véhicules fut insuffisant; dès lors, une vingtaine de jeunes gens durent se résigner et continuer le voyage à pied. Toutefois, D. Bosco les dédommagea d'une autre façon. Ayant fait venir près de lui le *Bersalier*, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance dans le chapitre précédent, il lui remit une somme d'argent, afin qu'il les fît tous restaurer, à l'aide d'un bon souper; et ce qui fut dit fut fait. Alors nous nous rappelâmes ce passage de l'Évangile, où il est dit que le Sauveur des hommes, voyant la foule affaiblie par le long chemin qu'elle avait fait pour le suivre dans le désert, s'écria, en Père tendre et affectueux : *J'ai compassion de ces gens : Misereor super turbas*; et il pourvut à leurs nécessités, afin qu'ils n'eussent pas à souffrir le long du chemin.

Quelle peu reposée et restaurée, l'arrière-garde se mit en route dans la direction de Turin. La nuit était déjà fort avancée. Pour chasser la peur de l'esprit des plus timides, et faire paraî-

tre moins long le trajet qu'ils avaient à faire, le *Bersalier* eut recours à un stratagème : il prit deux pierres, invita les autres à en faire autant, et tous en même temps, se mirent à les battre l'une contre l'autre. De cette façon, on improvisa une musique d'un nouveau genre, et ce fut au milieu du bruit et des étincelles produites par le choc de ces cailloux, qu'on arriva à l'Oratoire vers les onze heures.

Nous avons raconté un peu longuement l'histoire de cette retraite et de cette promenade, parce que c'est un de nos plus chers souvenirs, et qui est toujours resté profondément gravé dans notre mémoire. Un autre motif a été celui-ci : de faire bien connaître le soin que prenait Dom Bosco, de nous rendre la piété aimable, et de nous faire servir Dieu dans une sainte allégresse, selon la parole du prophète royale : *Servite Domino in lactitia*.

LA PATAGONIE

et les Terres australes du Continent américain

CHAPITRE VI.

Continuation de l'histoire de l'établissement de Carmen.

La violence et la tyrannie tournent souvent au préjudice de ceux qui les emploient. C'est précisément ce qui arriva aux soldats Argentins à Carmen, lesquels ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils ne pourraient retirer du pays conquis, que fatigue et misère. Le village abandonné par les habitants effrayés, l'agriculture délaissée, quel moyen de subsistance restait-il désormais à la garnison des vainqueurs? Le commandant lui-même, à qui n'avait pas échappé le danger de la situation, se retira à Buénos-Ayres, laissant à sa place un de ses sujets.

En attendant, les malheureux habitants de cette terre, contraints par la nécessité, se mirent en rapport avec les Indiens, que jusqu'alors ils avaient tant abhorrés; il y eut ainsi un échange très-actif de fourrures et de tissus apportés par les Indiens, et payés avec ustensiles et autres objets, que les habitants de Carmen avaient pu soustraire à la rapacité de leurs ennemis. De sorte qu'en peu de temps, la population se trouva de nouveau réunie en un autre pays, et jouit d'une assez grande prospérité. Mais ce ne fut pas tout; un autre désastre vint encore les frapper, qui remit en péril l'existence de la colonie. Les soldats, qui gardaient la terre pour le compte du Gouvernement Argentin, se révoltèrent contre le gouverneur et le tuèrent; puis, tournant leur haine contre les officiers, ils exercèrent sur eux les cruautés les plus inouïes, se repaissant de sang avec une joie sauvage, jusqu'à ce qu'enfin des troupes, envoyées de Buénos-Ayres, les obligèrent à fuir chez les Incas, où ils continuèrent leur vie effrénée et sanguinaire.

Toutefois, par suite d'une activité infatigable et persévérante, le pays de Carmen se releva encore de cette secousse, et parvint à une si grande prospérité que, dans un court espace de temps, on vit la richesse affluer et croître d'une manière extraordinaire, richesse dûe, en grande partie, au bétail que les sauvages, poussés par la cupidité du gain, allaient prendre injustement dans les pays limitrophes. Mais Dieu ne permit pas qu'ils jouissent longtemps et tranquillement de cette fortune; car un officier Argentin, nommé Pincheira, auquel s'était ralliée la majeure partie de ses soldats, abandonna l'armée. Après s'être réuni aux sauvages, il organisa une compagnie de trois cents soldats environ, avec lesquels il se mit à parcourir les terres voisines, apportant les plus graves embarras au commerce, et s'emparant des plus riches possessions. De plus, la guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil amena au pays de Carmen, une multitude d'aventuriers, chargée de butin enlevé aux Brésiliens sur terre et sur mer. Ceux-ci, irrités de ce que la colonie acceptait les objets, qui leur avaient été enlevés, résolurent de s'en rendre maîtres. A cet effet, ils envoyèrent des vaisseaux chargés de soldats qui, à peine descendus à terre, se dirigèrent vers Carmen. Mais la longueur du chemin, l'ardeur d'un soleil d'été et le manque d'eau épuisèrent les forces des Brésiliens, qui furent entièrement défaits dans une rencontre avec l'ennemi. Plusieurs d'entr'eux, entr'autres leur général, restèrent sur le champ de bataille; les autres furent faits prisonniers et leurs vaisseaux devinrent la proie du vainqueur.

Un an après cette lutte, on voyait encore les plaines de Carmen couvertes d'ossements humains et les oiseaux de rapine se disputant les lambeaux de chair desséchés au soleil. C'étaient les restes des cadavres Brésiliens, que les vainqueurs n'avaient pas jugés dignes des honneurs de la sépulture. Du reste, il paraît que telle est la coutume des Américains, après une bataille acharnée; coutume qui est encore en vigueur dans plusieurs régions, où a déjà pénétré la civilisation. Les champs de bataille, après la lutte, présentent l'aspect de cimetières bouleversés, spectacle bien propre à inspirer les plus tristes réflexions relativement aux violentes agitations, dont une bonne partie de la société américaine est malheureusement trop souvent l'auteur et la victime.

Cependant les Brésiliens faits prisonniers dans le combat de Carmen, par crainte d'un trop grand encombrement, furent envoyés à pied à Buénos-Ayres, dans la saison la plus chaude de l'année, et sous la conduite d'officiers barbares. Ces malheureux parcoururent plus de trois cents lieues, au milieu de déserts arides et de sables brûlants, dévorés de la soif, soumis aux plus dures privations, et aux traitements les plus inhumains. Un grand nombre mourut en chemin, d'autres épuisés par la fatigue, ou affaiblis par les maladies, ne purent suivre leurs compagnons, et furent abandonnés dans ces plaines inhospitalières. Ces cruels traitements nous montrent à quelles terribles conséquences peuvent conduire les passions

politiques et les rivalités de nations, quand le frein si efficace de la religion est encore inconnu, ou que la charité chrétienne n'a pu exercer sa douce influence sur les caractères et sur les mœurs des peuples.

Pour l'Eglise du Sacré-Cœur à Rome.

Si quelques pieuses personnes avaient l'intention de concourir, par ses aumônes, à l'érection de l'Eglise du Sacré-Cœur, à Rome, nous les prions humblement mais instamment, de nous les faire parvenir au plus tôt, afin que les travaux, qui progressent heureusement, n'aient pas à se ralentir.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois d'Août

1. S. Pierre-aux-liens.
2. Dédicace de N. Dame-des-Anges — Indulgence plénière *toties quoties* dans les Eglises Salésiennes pour les Salésiens et leurs Coopérateurs.
4. S. Dominique.
5. N. Dame des Neiges.
6. Transfiguration de N. S. J. C.
12. S. Claire Vierge, fondatrice des Clarisses.
15. Assomption de Marie au Ciel.
16. S. Roch.
24. S. Barthélemy Apôtre.
25. S. Louis Roi de France.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI